

MARCEL COHEN

FAITS, III

Suite et fin

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

- MIROIRS, coll. « Le Chemin », 1981.
JE NE SAIS PAS LE NOM, 1986.
LE GRAND PAON-DE-NUIT, coll. « Le Chemin », 1990.
ASSASSINAT D'UN GARDE, 1998.
FAITS, Lecture courante à l'usage des grands débutants, 2002.
FAITS, II, 2007.

Chez d'autres éditeurs

- GALPA, *Le Seuil*, 1969 (réédition *Michel Chandeigne*, 1993).
MALESTROIT, CHRONIQUES DU SILENCE, *E.F.R.*, 1973.
VOYAGE À WAÏZATA, *E.F.R.*, 1976.
MURS, coll. « Petite Sirène », *E.F.R.*, 1979.
DU DÉSERT AU LIVRE. Entretiens avec Edmond Jabès, *Pierre Belfond*, 1981 ;
nouvelle édition 1991 ; réédition *Éditions Opales*, 2001.
LETRAS A UN PINTOR (en judéo-espagnol, avec des illustrations d'Antonio Saura),
Almarabu, Madrid, 1985.
HOSTINATO RIGORE (en collaboration avec Gérard Thupinier), *Actes-Sud*, 1986.
LETTRE À ANTONIO SAURA (traduit du judéo-espagnol. Édition bilingue),
L'Échoppe, 1997.
SELVPORTRET SOM LÆSER (« *Autoportrait en lecteur* », traduit en danois par
Merete Nissen et Per Aage Brandt) *Brøndum*, Copenhague, 1997.
QUELQUES FACES VISIBLES DU SILENCE (sur Antonio Saura), *L'Échoppe*,
2000.
TOMBEAU DE L'ÉLÉPHANT D'ASIE (en collaboration avec Gérard Busquet),
Chandeigne, 2002.
MÉTRO, *Chandeigne*, 2004.
L'OMBRE NUE (avec des photographies d'Aurore de Sousa), *Creaphis*, 2008.

FAITS, III

MARCEL COHEN

FAITS, III

Suite et fin

nrf

GALLIMARD

Je dus reconnaître que je n'étais pas capable de former un récit avec ces événements. J'avais perdu le sens de l'histoire, cela arrive dans bien des maladies.

MAURICE BLANCHOT

I

Dans la nuit du 19 au 20 avril 1970, le poète Paul Celan ôte sa montre-bracelet, la pose en évidence sur un meuble, au troisième étage du 6 avenue Émile-Zola, et va se jeter dans la Seine du pont Mirabeau, à quelques dizaines de mètres de son domicile.

Avec un exemplaire relié en cuir bleu du *Faust* de Goethe, publié aux Éditions Insel de Leipzig, et offert par des amis de la famille, cette montre est tout ce que Paul Celan avait pu préserver de son enfance à Czernowitz, en Bucovine, ancienne province autrichienne devenue roumaine en 1919. La montre lui avait été offerte par ses parents en 1933, l'année de ses treize ans, pour sa bar-mitsva.

Déportés en 1942, les parents de Paul Celan mourront dans les camps, successivement roumains puis allemands : son père est victime du typhus, sa mère, apprendra-t-il, aurait été exécutée d'une balle dans la nuque. Paul Celan lui-même passera deux ans dans les camps de travail de Moldavie.

En acier inoxydable, rectangulaire et de forme curvexe, la montre porte la marque *Doxa* (« opinion » en

grec, mais aussi « gloire ») et l'indication « antimagnétique ». Le bracelet en box noir est trop étroit pour le boîtier, si bien que la montre flotte un peu sur ses deux fixations, les « pompes » en termes d'horlogerie. Le cuir est fortement marqué par la boucle et l'ardillon. Depuis longtemps déjà, ce bracelet méritait donc d'être remplacé.

Le cadran noir de la *Doxa* est pourvu, à six heures, d'une petite fenêtre carrée pour la trotteuse des secondes. Il est fêlé ainsi que le verre. L'aiguille des heures et celle des minutes sont en forme de glaive, une forme courante dans les années trente. Cependant, seule l'aiguille des minutes est phosphorescente. La petite aiguille n'est donc pas d'origine.

Aucun horloger ne remplacerait une aiguille sans proposer de changer aussi un cadran endommagé. De deux choses l'une : soit il n'a pas réussi à se procurer cette pièce, soit Paul Celan n'a pas souhaité que l'on procédât à son remplacement. Après un choc assez violent pour briser cadran et aiguille, le verre n'avait aucune chance d'être simplement fêlé, comme c'est le cas aujourd'hui. Il faut donc qu'il ait été remplacé en même temps que l'aiguille des heures.

La nouvelle aiguille est en acier trempé noir. Comme la plupart des pièces d'horlogerie, c'est un élément standard, la finition variant seule en fonction de la marque et du modèle. En l'occurrence, si la forme correspond bien à l'aiguille des minutes, le métal brut, sans son habillage de chrome, d'émail, et ici sans le revêtement phosphorescent, nuit beaucoup à l'esthétique de la montre. Dans l'esprit de l'horlo-

ger, cette nouvelle aiguille des heures ne pouvait être qu'une solution de dépannage. Comment une telle réparation n'accréditerait-elle pas l'idée de pénurie ?

Sans être riches, les parents de Paul Celan n'étaient pas dans le besoin : agent commercial, son père travaillait dans le commerce du bois. Il ne leur serait pas venu à l'idée, pour une occasion aussi solennelle que la bar-mitsva de leur fils unique, de lui offrir une montre de pacotille. La longévité de la montre prouve d'ailleurs la robustesse des mouvements commercialisés par la petite firme *Doxa*, établie dans le Jura suisse depuis 1889. Cette fabrication suisse garantissait, de même, la pérennité du futur approvisionnement en pièces de rechange.

L'impossibilité de trouver une aiguille des heures conforme à celle des minutes, et peut-être aussi un cadran, indique, selon toute vraisemblance, que la réparation a été effectuée dans l'immédiat après-guerre. Qu'elle ait été faite à Bucarest, où Paul Celan séjourna de 1945 à 1947, en Autriche où il passa plusieurs mois après avoir quitté clandestinement la Roumanie, en France où il s'installera définitivement, et à plus forte raison dans l'Allemagne relevant ses ruines où son œuvre est publiée à partir de 1949, ne fait que renforcer la présomption d'une pénurie de pièces détachées, de toute façon fort onéreuses, comme tout ce qui est importé de Suisse à cette époque.

Si la fêlure, que l'on voit aujourd'hui sur le verre de la *Doxa*, n'est pas contemporaine du choc ayant nécessité le remplacement de l'aiguille, quand fut-il brisé pour la seconde fois ? Et pourquoi Paul Celan

ne l'a-t-il pas fait changer? Ce verre a-t-il été brisé dans les mois, les semaines, voire les jours qui précédèrent la nuit du 19 au 20 avril? Paul Celan estimait-il que cette réparation était devenue inutile?

Au fil des décennies, la couronne de la *Doxa* a perdu la totalité de son revêtement de chrome. Dénudé, le laiton jaune tranche de manière disgracieuse sur l'acier inoxydable du boîtier. Cependant, ce remontoir pouvait très bien être remplacé, lui aussi. Si l'on excepte les cinq « fabriques » suisses spécialisées dans les montres de luxe et qui, sauf le ressort, produisent la totalité des pièces nécessaires à leurs modèles, la couronne, sur une montre courante, est une pièce standard elle aussi, au même titre que les aiguilles, le cadran ou le verre. Si, par extraordinaire, cette pièce n'était plus disponible en Suisse, bien que la firme *Doxa*, installée au Locle depuis sa fondation, existe toujours, rien n'empêchait de plonger le remontoir dans un bain de chrome : une réparation peu coûteuse et, en tout cas, sans commune mesure avec l'importance sentimentale que Paul Celan attachait toujours à cette montre. Plusieurs photos attestent d'ailleurs que la *Doxa* n'a jamais quitté son poignet.

Une fois encore, force est de s'interroger : Paul Celan a-t-il jamais envisagé de faire réparer ce remontoir? Des indices aussi aveuglants que ce remontoir usé, le cadran brisé, le verre fêlé et une aiguille des heures dépareillée, avaient-ils pour fonction, chez un homme à ce point lucide et attentif aux dates, de permettre d'embrasser d'un seul regard, partout, et en

toute circonstance, l'heure présente et les désastres passés, indiquant ainsi la seule heure qui fût toujours exacte à ses yeux ?

II

Un navigateur solitaire raconte comment, vingt-quatre heures durant, il avait lutté contre un cyclone. Les vagues avaient cinq mètres de haut. Exténué, il se croyait perdu quand survint un grand calme. Bientôt, l'homme se trouva au cœur d'un tourbillon monstrueux. Il vit des insectes, des oiseaux morts et des débris de plantes terrestres s'abattre sur le pont. Il n'eut aucun mal à comprendre que le cyclone avait dévasté une île avant de se diriger vers lui. Mais, bientôt, des poissons tombèrent à leur tour, et en grand nombre, sur le pont du bateau. À la grande stupeur du navigateur, certains vivaient encore. D'autres avaient tournoyé si longtemps dans l'œil du cyclone, et celui-ci venait de si loin, que les poissons sentaient déjà¹*

* Les notes sont regroupées en fin d'ouvrage, p. 177.

III

Une femme prend sa maison de campagne en horreur. Quand le ciel se couvre, l'incidence de la lumière est telle, certains jours, que les pièces se voient plongées dans une pénombre verdâtre. C'est plus particulièrement vrai en milieu de matinée, ou l'après-midi, quand le soleil n'est pas encore au zénith ou qu'il décline. La baie vitrée du salon se transforme du même coup en trompe-l'œil reflétant les nuages ainsi que les hautes branches de la forêt toute proche.

Aux beaux jours, les mésanges sont les plus nombreuses à venir se fracasser contre la vitre : jusqu'à trois oiseaux, certains jours. Moineaux et martinets ne sont pas épargnés non plus. Quand un orage menace, on voit fréquemment l'un d'eux, rendu ivre par la profusion d'insectes, s'engager dans une spirale de plus en plus frénétique, de plus en plus serrée aussi au ras des murs où tourbillonnent des colonies de moucherons dressés là par le vent. C'est au moment où l'oiseau s'élance de toutes ses forces vers les nuages qu'il s'écrase contre la vitre.

Ce que ne supporte plus la femme, c'est la chaleur

de l'oiseau mort au creux de sa main, de devoir l'envelopper dans du papier journal avant de le jeter aux ordures pour le soustraire à ses chats et, en cas d'échec, d'avoir à caresser des animaux qu'elle a vus errer, quelques instants plus tôt, avec des plumes dans la gueule.

La femme ne veut plus être l'arbitre de tout ce qui, chez elle, se trame d'obscur à son insu.

IV

L'homme, une fois encore, tira son billet de sa poche de veston et vérifia l'heure de départ : 16 h 34. En bout de quai, l'horloge indiquait 16 h 31. Le wagon était presque complet. Billets en main, un couple essoufflé cherchait sa place.

L'homme avait vérifié la destination du train à l'entrée du quai. Il avait eu tout le loisir de la voir confirmée sur la petite fenêtre électronique des cinq premiers wagons tandis qu'il remontait le convoi jusqu'à la voiture n° 2. Il n'avait pas manqué non plus de comparer le numéro du train figurant sur son billet à celui qu'indiquaient les panneaux d'affichage. Pourtant, sachant qu'à Rennes certains wagons sont dirigés vers Saint-Brieuc, et puisqu'il en avait encore le temps, il ne résista pas à l'idée de replier son journal et de descendre sur le quai pour une ultime confirmation. Il eut donc tout le loisir de lire une nouvelle fois « Quimper » dans la petite fenêtre lumineuse.

L'homme savait tout de ses menues angoisses liées au départ. Il s'était souvent demandé ce que cachait

cette manie de procéder trois ou quatre fois aux mêmes vérifications quand une seule aurait suffi. À l'évidence, il s'agissait moins d'une nécessité que de ne pas déroger à un rituel. Quand avait-il cédé pour la première fois? Et pour quelle obscure raison puisqu'il n'avait pas le moindre souvenir de s'être trompé de train? L'homme se demanda si ce n'était pas sa façon de prendre la mesure de l'événement, d'en marquer la solennité.

Souvent, dans les banlieues lointaines, alors que le train avait toute sa vitesse, le voyageur se surprenait à tenter de déchiffrer un nom de gare. À cette allure, le panneau n'était plus lisible et l'homme n'enregistrait que la courte déflagration suivie d'une note stridente quand les wagons frôlaient le bâtiment de meulière flanqué de son hangar. Cependant, parce qu'il avait bien entrevu la gare, fût-ce en un éclair, l'homme ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était demeuré seul en éveil dans le wagon. Il en venait à se demander s'il ne restait pas en lui un brin de suspicion absurde, mais incontrôlable.

Depuis l'enfance, c'est avec un étonnement toujours neuf qu'il comprenait, à la soudaine mobilité des piliers sous la verrière, que le train venait de se mettre en mouvement. Les premiers immeubles, les passants aux dimensions de soldats de plomb que l'on observe du haut des ponts, les autos soudain apathiques, les premières maisons entourées de végétation, avec le linge qui sèche dans les arrière-cours, paraissent déjà si bien plaqués au sol par la gravitation que l'homme s'étonnait toujours qu'une fenêtre de train

fût à ce point étanche. Le motif du déplacement lui-même ne changeait rien à cette sensation d'échapper à la pesanteur, de tenir le monde à distance. Se rendant à des obsèques, il avait été effaré de comprendre, quelques semaines plus tôt, à quel point le temps du voyage, y compris dans ce cas extrême, ne permettait nullement d'approfondir la conscience qu'il avait de cette mort. Il sentait que, dans l'état de lévitation auquel prédispose si bien le train, le voyage, tout au contraire, était du temps soustrait au temps et qu'il équivalait donc à maintenir *encore* un peu le disparu en vie.

Sans doute l'homme aurait-il été moins sensible à ces départs sans le souvenir de son enfance campagnarde et du temps passé à rêver en regardant les grands express filer sur l'horizon derrière leur panache. Il ne faisait aucun doute à ses yeux que les voyageurs se précipitaient vers la *vraie* vie. Installés dans leur fauteuil, ils avaient le privilège d'en savourer longtemps l'avant-goût. Seul dans un champ, à proximité du village, et courant pour mieux voir le train du haut d'un talus, le petit garçon avait le sentiment que, pour lui, dans un tel silence, rien n'arriverait jamais. Aujourd'hui encore, il se demandait si son goût des départs ne tenait pas tout entier à cette attente et à la possibilité entrevue jadis d'un authentique commencement.

Le dimanche, en fin d'après-midi, lors de la promenade familiale jusqu'à la rivière, il était rare qu'on n'aperçût pas l'express de Paris ferraillant lourdement sur le pont métallique. Le convoi avait réduit sa

vitesse et le bruit sourd était perceptible à un bon kilomètre à la ronde. Sur le chemin de halage en contrebas, l'enfant, chaque fois que possible, se précipitait pour voir le train de plus près. C'est ainsi qu'un jour il avait vu un passager de son âge, le visage écrasé contre la vitre et qui le regardait. Il le regardait lui, et personne d'autre. Pour faire durer un tête-à-tête aussi improbable, le visage de l'inconnu s'était mis à glisser sur toute la largeur de la vitre. Au dernier moment, dans l'angle inférieur de la fenêtre, le petit passager avait tourné la tête dans sa direction en esquissant un signe de main et ouvert grand la bouche. Était-ce l'étonnement? Ou voulait-il dire quelque chose?

Sur le chemin de halage, le petit garçon avait eu le temps de se hisser sur la pointe des pieds. Il eut beau lever à son tour le bras pour répondre, il était trop tard. Longtemps, il avait eu l'impression qu'avec ce signe avorté, et par pure maladresse, il avait laissé passer l'unique chance d'adresser une preuve de son existence jusqu'à Paris : un signe de main, c'était beaucoup plus convaincant qu'une silhouette passive aperçue du haut d'un pont et vite oubliée. Du moins la scène resta-t-elle gravée dans son esprit. Voir et être vu, quand les chances étaient aussi minces, c'était la preuve que son destin n'était pas scellé, qu'on pouvait s'arracher au silence. Dans la campagne, les trains se mirent à ressembler à de grands fauves qu'il n'était plus impensable d'apprivoiser un jour.

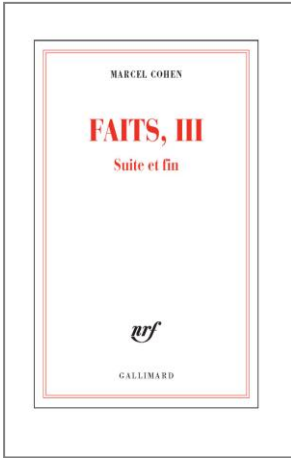
Lorsqu'il devait descendre avant le terminus, une petite pointe d'anxiété subsistait chez le voyageur en

Plusieurs des textes qui précèdent ont été primitivement publiés par les revues et, en éditions à tirage restreint ou ouvrages de bibliophilie, les éditeurs suivants :

Revue *Fario*; revue *Les Cahiers Purple*; revue *Le Préau des collines*; revue *Traviolos*, avec des dessins originaux de Marie-Claude Bugeaud; revue *Europe*; revue *Continuum*.

Éditions Creaphis, avec des photographies originales d'Aurore de Sousa sous le titre *L'Ombre nue*; Éditions Michel Chandeigne, sous le titre *Trente-cinq minutes* suivi de *Cinq minutes*; Éditions de l'Attente, coll. «Vade-mecum», sous le titre *Doxa* et, sous le même titre, dans une traduction de Raphaël Rubinstein dans *Two Lines Anthology*, San Francisco; collection «Rien, cette écume» par les soins de Daniel Leuwers avec des œuvres originales de Colette Brunschwig sous le titre *L'œil du cyclone*.

Qu'ils soient ici remerciés ainsi qu'Éric Celan et Bertrand Badiou pour leur précieuse contribution.



Faits, III

Suite et fin

Marcel Cohen

Cette édition électronique du livre *Faits, III Suite et fin*
de *Marcel Cohen*
a été réalisée le 12 octobre 2010 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 2010 par FLOCH
(ISBN : 9782070130900)
Code Sodis : N45010 - ISBN : 9782072415371
Numéro d'édition : 177572